

NOTES ET DOCUMENTS

LE CENTENAIRE D'UN GRAND ECRIVAIN FINNOIS, ALEXIS KIVI (1834-1872).

On peut distinguer deux grandes catégories d'écrivains : les uns sont grands parce que, tout en développant de manière heureuse les tendances de leur époque, ils ont enrichi le trésor poétique de leur peuple par des nuances esthétiques personnelles et par la perfection de la forme; les autres, dans une indépendance apparente des tendances de leur époque, s'élèvent à des hauteurs surprenantes et la puissance de leur génie hausse la poésie de leur pays à un niveau inconnu et ouvre des aperçus imprévisibles sur l'existence. En Finlande, c'est à ce dernier groupe qu'appartient Alexis Kivi (1834-72). Avant lui, on ne peut guère citer que deux grands noms dans les lettres finnoises : Mikael Agricola († 1557) et Elias Lönnrot (1802-84); le premier qui étudiait à Wittenberg sous les auspices de Luther et de Melanchton, est le fondateur de la langue littéraire finnoise et le traducteur génial du Nouveau Testament, l'autre, élevé par le courant romantique, est le réformateur de la langue écrite et l'habile rassembleur du *Kalevala*.

Le développement de la littérature nationale fut retardé par la prépondérance du suédois, qui fut la seule langue officielle et scolaire pendant tout le régime de la Suède (1155-1809) et jusqu'à la dernière moitié du XIX^e siècle. Les idées romantiques eurent alors un retentissement profond en Finlande. Le sentiment national s'éveilla. Des universitaires et des littérateurs formèrent des sociétés pour donner un élan à la langue et la littérature finnoise. Ce n'est que dans la poésie populaire, dans le *Kalevala* et dans *Kanteletar*, que l'on trouvait une manière de sentir proprement finnoise, cultivée durant des siècles, sous une forme abondante et haute en couleurs, bien que naïve. Mais cette riche poésie populaire et le peu de poésie artistique personnelle, de littérature narrative et dramatique qui existait avant les années 1860 en langue finnoise, si on les considère historiquement du point de vue de notre époque, restent entièrement dans l'ombre, comme une plaine basse derrière la puissante montagne que forme la meilleure partie de la production de Kivi.

Par ses ancêtres paternels et maternels, Alexis Kivi descend de vieilles familles paysannes finnoises. Le père de l'écri-

vain, Eerik Juhana Stenvall, né à Helsinki où il fréquenta un peu l'école, s'établit peu après 1820 comme tailleur de village dans la vieille ferme de sa famille à Nurmijärvi. Le ménage était pauvre. Le tailleur avait 5 enfants : quatre garçons — Alexis était le cadet — et une fille qui mourut à l'âge de 14 ans. Le père était taciturne et adonné à l'alcool, mais semble avoir eu de l'humour; sa femme était douce et active et savait habilement tenir le ménage; appartenant à la secte piétiste, elle éleva ses enfants dans la discipline et dans la crainte du Seigneur. Tout enfant, Alexis était déjà un phénomène exceptionnel dans le roide milieu paysan : gai, vif et intelligent, on lui prédisait une carrière spéciale. C'est pourquoi, malgré la pauvreté du ménage, on le dirigea sur le chemin de l'étude. Luttant contre la pauvreté, la faim et le surmenage causé par les efforts, Kivi réussit à passer son baccalauréat en 1857. Pendant cette époque, il dut recourir à la bienveillance et à l'aide des écrivains et professeurs, dans ses difficultés économiques et dans ses plans d'avenir. Pour se recommander à eux, il écrivit une petite comédie qu'il développa et refondit plus tard sous le nom de « Les cordonniers du village ». Dès 1859, Kivi étudia quelques années à l'Université, suivant les cours de Cygnaeus sur l'esthétique et l'histoire dramatique, de Lönnrot sur *Kalevala* et sur la langue finnoise, et de Frosterus sur l'histoire. Mais il ne passa aucun examen universitaire. Les intérêts littéraires et les soucis économiques le détournaient de la science. Il lut en suédois, outre les écrivains indigènes Runeberg, Topelius et Cygnaeus, surtout les drames de Shakespeare, le *Don Quichotte* de Cervantès, la *Divine Comédie* de Dante, des romans de Walter Scott, les hymnes d'Ossian et Stagnelius, voire Homère, Aristophane et Virgile, qu'il ne pouvait lire dans le texte original. Il semble avoir lu en danois entre autres Holberg et Hertz. Grâce au Théâtre Suédois de Helsinki, il put faire un peu connaissance avec Molière (p. ex. *Le Malade Imaginaire*) et Schiller (*Les Brigands*), dont la critique croit déceler une modeste influence dans ses œuvres. En littérature finnoise, ce qui lui était le plus familier, c'était *Kalevala* et *Kanteletar*, ainsi que la Bible. C'est ainsi que, par la lecture de bons livres et de bons écrivains, Kivi put « élargir le domaine de son imagination »; en développant son goût par des études esthétiques et littéraires, il réussit à dépasser le niveau littéraire étroit et unilatéral qui resta celui de nombreux écrivains finnois de son époque. C'est surtout la connaissance des grands génies de la Renaissance qui le libéra des préjugés et des conventions littéraires alors dominantes. Cervantès semble avoir dégagé en lui l'humour et lui avoir enseigné avec Homère l'ampleur calme et organisée du récit. Shakespeare l'initia aux secrets de l'action dramatique, de la peinture des caractères

et du dialogue. C'est ainsi que Cygnaeus a dit avec raison et finesse : « Shakespeare a délié la langue de la muse de Kivi, bien qu'on ne puisse cependant pas prétendre que le géant britannique lui ait appris à parler ». Pour le reste, la croissance et le développement littéraire de Kivi s'accomplit au début surtout sous le signe du romantisme national et scandinave. Mais ses convictions intimes l'attiraient décidément vers le réalisme : il ne faut pas oublier les expériences et les visions réalistes qui s'étaient fixées dans son esprit dès l'enfance, provenant de son entourage paysan, de la nature intacte des campagnes et du monde humain primitif.

Comme pendant son enfance et son temps d'école, Kivi séjourna aussi beaucoup à la campagne durant ses années d'Université. Dès 1864, il s'installe de façon plus durable dans le Uusimaa suédois, à Siuntio, chez Mademoiselle Charlotte Lönnqvist, jusqu'en 1871. Il s'était retiré en province, en partie à cause de ses travaux littéraires, mais surtout parce qu'il n'avait pas les moyens de vivre en ville. Il put ainsi rester en contact avec la population paysanne, et il conserva aussi ses habitudes de vie en plein air. Il aimait beaucoup la chasse, à laquelle il se livrait avec ardeur, surtout en automne. En été, pendant qu'il étudiait, il faisait de grandes promenades, nageait et pêchait, lorsqu'il en avait l'occasion. Pendant les dix ans de son séjour dans la solitude des campagnes, il produisit toutes ses œuvres, quelques-unes avec une hâte presque fébrile, pour se procurer de l'argent. Le spleen provoqué par la solitude et les accès de maladie troublaient parfois ses travaux. Et son inquiétude intérieure le poussait de temps en temps, pour quelques jours, voire pour des semaines ou des mois, vers la ville, pour y chercher un peu de changement auprès de camarades ou de la consolation, même de l'oubli, dans la dive bouteille. Ces escapades furent fatales à l'écrivain : il y contracta une maladie qui brisa sa santé et finit par le conduire à la folie. Son état empira en 1869. A la fin de l'année suivante, on constata chez lui des signes d'aliénation. Les soins médicaux furent inutiles; Kivi passa ses dernières années dans la cabane de son frère à Tuusula, comme incurable hospitalisé par la commune. C'est là qu'il mourut dans la nuit du 1^{er} janvier 1872. Ses dernières paroles furent : « Je vis ». Il n'avait cessé de lutter contre la pauvreté et la misère, et ensuite contre la maladie. Mais dans les jours de sa force il s'éleva au-dessus de son destin et il proclama la victoire de l'esprit sur la matière.

Après avoir passé son baccalauréat, Kivi utilisa uniquement le finnois dans ses œuvres. Au semestre du printemps 1859, il reçut un encouragement de l'Université pour une petite nouvelle, qui semble s'inspirer de la mort inattendue de sa sœur.

L'année suivante, il élabora un drame, *Kullervo*, qui lui valut un prix de 600 marcs de la Société de Littérature finnoise; il remania cette ébauche et la publia en 1864. Le motif en est tiré de *Kalevala*. Kullervo y est présenté, selon les indications données par Cygnaeus, comme un héros tragique que la nature a créé pour la liberté, le bonheur et les actions d'éclat, mais que les conditions ravalent au rang d'esclave et que sa nature fière et passionnée pousse à la vengeance, aux souffrances qui en découlent et enfin au suicide. Kivi a brossé ce caractère avec une ampleur romantique et l'a éclairé à l'aide d'anti-thèses, si bien qu'il se dresse au-dessus de son entourage et domine tout le drame. Selon l'exemple, de Shakespeare, l'auteur a inséré dans cette sombre tragédie des personnages comiques et des scènes de beuverie ou de plaisanterie qui n'en haussent guère la valeur, mais qui révèlent les dons comiques de l'auteur. La structure de la pièce est faible, avec de nombreuses scènes de genre épique et des descriptions lyriques. Pourtant, avec tous ses défauts, elle est la première tragédie finnoise originale et capable d'être représentée. La richesse de son fond sentimental, l'imagination débordante et l'ampleur du milieu humain donnaient de belles promesses d'avenir.

Les Cordonniers du village, qui parut en 1864 aussi, marque l'accomplissement d'une de ces promesses. Kivi pénètre dans son domaine propre : la peinture humoriste et réaliste du peuple de son pays natal. La comédie a un caractère local évident. Bien des détails ont été vus ou entendus, bien que l'imagination les ait colorés, renforcés et modifiés. Certains personnages attestent l'influence des comédies de Holberg, surtout *Jeppa paa Bjerget* et *Erasmus Montanus*, et aussi quelques scènes et en général le plan de l'intrigue. Mais l'ensemble est bien de Kivi, un produit de son imagination, de son cœur et de son intelligence. Son humanité lumineuse se reflète dans l'esprit doux et allègre qui entoure les personnages et les scènes et qui, dans le dénouement, ramène la concorde et la paix. C'est l'auteur lui-même qui a inventé la trame joyeuse nouée de deux fils différents : les mésaventures du prétendant Esko et l'aventureux voyage de Iivari en ville. Bien personnelle aussi est la description des caractères, vive et savoureuse dans son réalisme, et dont le fini ne laisse rien à désirer, en tout cas en ce qui concerne les personnages principaux. Au premier plan nous avons le cordonnier Esko, fiancé lent, sérieux et têtue, dont les gens plus doués et plus roublards savent facilement utiliser la simplicité, mais chez qui la conscience de la justice est absolue et dont les éclats de fureur sont terribles par leur emportement déchainé. Il est peint sous tous ses aspects, d'une manière vivante et logique.

On peut dire de lui ce qu'on a dit du Jeppe de Holberg : quand nous avons suivi ses paroles et ses actes pendant cinq actes, nous savons de lui tout ce que nous désirons savoir lorsque nous voulons connaître à fond une personne, et beaucoup plus que ce que nous savons habituellement de nos connaissances de chaque jour. Le frère et les parents sont présentés de manière moins détaillée, mais pourtant avec vérité et profondeur. Le jovial chantre Sepeteus, l'excellent maître de Karri, le susceptible violoneux Teemu et de nombreux autres personnages complètent le tableau amusant et coloré de l'ancienne vie campagnarde que nous présente cette pièce. L'effet comique n'est pas atteint par des moyens conventionnels (le déguisement du marin Mikko est la seule trace de ce genre) ni par des plaisanteries d'occasion. La bonne humeur est provoquée par la présentation de ces êtres extrêmement frustes, bornés et sympathiques qui parlent et s'agitent de manière souvent comique dans leur propre milieu, selon leur nature propre. On ne sent pas du tout la main de l'auteur dans cette pièce si objective et si naturelle qui est la comédie la plus robuste de la littérature finnoise et la première grande victoire du réalisme de Kivi. Parmi les contemporains, c'est Cygnaeus qui souligna le plus clairement la nouveauté géniale, la richesse et la force de la conception poétique qui se révélèrent dans cette comédie. En 1865, il publia une de ses critiques les plus compréhensives et les plus brillantes sur cette pièce à laquelle il fit attribuer le prix de l'Etat (2.500 marcs), la plus grande et la plus efficace marque de reconnaissance que Kivi ait reçue durant sa vie. Mis à l'abri du besoin et encouragé par le succès, il put alors songer à consacrer entièrement ses meilleures années au travail littéraire.

A côté de l'humour libre et profond des *Cordonniers du village* et de la peinture originale et hardie des personnages, les drames *Karkurit* (Les déserteurs) et *Canzio* font une impression bien mince et livresque, malgré leur style lyrique et leur tendance idéaliste. Les deux actions se déroulent dans la noblesse, celle du premier dans la province finnoise, celle du second en Italie, au bord de l'Arno.

L'imagination du poète trouva un meilleur terrain, dans ses courses romantiques, avec la pièce intitulée *Lea*, qui parut en 1869. Par le lyrisme exalté de son style, elle rappelle souvent les œuvres antérieures de Kivi, surtout *Canzio*. Mais ce drame est issu des impressions laissées dans l'esprit du poète par les récits pieux de sa mère et par la lecture de la Bible dans son enfance. La couleur historique lui a été fournie par la « Vie de Jésus » de Renan, et le « Marchand de Venise » de Shakespeare a donné quelques motifs dramatiques. Dans ce drame

idyllique, le réalisme et l'idéalisme se fondent harmonieusement. Le coloris poétique de la nature orientale y est bien rendu. Les paysages imaginaires de la Palestine brillent dans un éclairage superbe, et sur la pente de la montagne chemine un homme calme, dont le visage respire la pureté et la sainteté. Nous voyons comment la force sacrée qui émane du Christ lui attire tous les cœurs ouverts dans la petite famille juive où le poète nous introduit, comment elle remplit les esprits du souffle de la concorde et répand le bonheur et la bénédiction. La voix ardente de Lea retentit parfois comme un écho du pays qu'aucun œil n'a vu. Les phrases de Kivi ont eu rarement autant de chaleur lyrique et de portée que dans la bouche de Lea. Mais cette pièce ne satisfait pas au goût académique, bien que le public l'eût accueillie avec transport. *Lea* touchait aux sentiments religieux et était en outre une œuvre d'art. C'est la première de cette pièce, le 10 mai 1869, qui est maintenant considérée comme la naissance du théâtre finnois. Le public théâtral de la capitale reconnut dès lors en Kivi son poète et vit incarné dans son œuvre un des idéaux que l'on considérait comme « nationaux » : la religiosité.

Selon les propres paroles de Kivi, l'année 1866 fut la plus fertile de sa production. C'est alors qu'il acheva plusieurs pièces nouvelles et une petite collection de poèmes, et son grand roman avançait aussi. *Les Fiançailles*, comédie en un acte, sont de cette année. C'est un petit épisode tiré du village où se passe la large action des *Cordonniers du village*. L'intrigue est simple et habilement conduite, le motif est l'échec de la tentative matrimoniale d'un vieux garçon.

Kivi a écrit une cinquantaine de poésies, dont la plupart sont narratives ou descriptives, les autres étant purement lyriques. En 1866, une petite collection parut dans la « *Revue littéraire* » et une autre en volume, sous le titre de *Kanervala*. Les contemporains les accueillirent froidement, à cause de la lourdeur de leur forme et de l'absence de rimes. Bergbom les appela excellentement « des morceaux d'or invendables », et Kivi lui-même reconnut que ce recueil était une œuvre bâclée en deux semaines. Mais il présente pourtant les mêmes qualités poétiques que les autres ouvrages de Kivi : la fraîcheur primitive de la vision et l'inspiration du sentiment. C'est avant tout une poésie de plein air, avec des collines romantiques, un ciel élevé et des forêts profondes, un jeu étrange de lumières et d'ombres. Elle dispose d'une gamme très vaste : du plus grand bonheur et de l'allégresse ensoleillée au désespoir le plus profond et au désir de mourir.

En 1870 parut le roman intitulé *Les Sept Frères*. Le motif s'en était élaboré et mûri lentement pendant près de 9 ans. On sait

que Kivi l'a récrit trois fois au moins. Il le polissait et le repolissait, sentant que ce serait son chef d'œuvre. Au printemps de 1869, lorsqu'il présenta son manuscrit à la Société de Littérature finnoise pour qu'elle l'imprimât, et comme l'avis de la Commission de lecture se faisait attendre, il écrivit à son ami Bergbom : « Il semble que vous allez repousser mon ouvrage. Faites comme vous le jugerez bon; quant à moi, je ne renierai jamais les confrères, même si vous estimiez que ce livre est tout à fait insignifiant. Je n'en supprimerai pas un seul mot, au cas où, avec le temps, j'arriverais à l'édition moi-même ». Dans ce roman, il avait trouvé un cadre assez large pour contenir toute la richesse de ses expériences réelles et de son imagination. Il pouvait y insérer une ample description épique, des conflits dramatiques et des sentiments lyriques, la rudesse variée de la réalité, et des légendes. L'unité est assurée par une intrigue imaginée et conduite avec un vrai sens de l'humour, et dont le *Don Quichotte* a probablement été le modèle en bien des endroits. *Les Sept Frères* sont un grandiose roman d'évolution et d'aventure dans les forêts de la Finlande. Ce fut une idée de génie que de répartir les tâches du héros principal entre une bande de sept frères, de les conduire de leur maison natale dans les forêts désertes, loin de la civilisation et des hommes, de les mener d'aventure en aventure, de les faire lutter contre la nature extérieure, les fauves, le gel et la faim, et aussi contre la sauvagerie de leur nature, contre leurs passions et leurs erreurs, jusqu'au jour où ils en ont assez de la liberté et du bonheur dans les forêts et où ils retournent, au bout de dix ans, entièrement changés, parmi les hommes, pour s'adapter à une vie paisible avec leurs voisins et devenir de bons membres de la communauté régulière. Les motifs de roman d'aventure sont l'incendie de leur cabane dans les bois et la fuite des frères, la nuit de Noël, sous la menace du gel et des loups, la partie de chasse et le siège de trois jours par un troupeau de bœufs. La fantaisie romantique de l'écrivain s'est ébattue avec plaisir dans les immenses forêts giboyeuses, et elle a embelli le roman par des contes et des légendes populaires. Mais ce que le roman illustre, c'est la façon dont l'aspiration héréditaire à la liberté et la crainte de la civilisation livresque, bases du romantisme forestier des frères, parvient au terme de sa course historique et doit céder devant la civilisation moderne. Il s'accomplit dans les frères une grande évolution vers la culture spirituelle moderne et vers la civilisation. En tâtonnant et en errant, ils passent de leur orgueil enfantin à une virilité sûre d'elle-même; de leur haine envers l'Eglise et l'école, les pasteurs et les chantres, à l'art de la lecture et à la culture des lettres; de l'ivrognerie et de la paresse, à la sobriété et au tra-

vail; de l'entêtement, de la violence et du désir de solitude, à la concorde, à la paix et à la vie en commun. La description vraisemblable de cette évolution fait qu'on peut rapprocher ce livre des romans psychologiques et sociaux. Mais il en diffère toutefois par son essence intime qui est humoriste, « réjouissante », comme disait Kivi. Ce mot signifie que la peinture des personnages ne tend pas à s'en tenir strictement à la mesure psychologique, mais qu'elle considère l'homme avec un peu plus de liberté et plus largement et qu'elle envisage les mouvements de sa vie psychique — au moins par instants — avec plus d'allégresse et d'ampleur que d'habitude; que le cours du récit ne sert pas des tendances évolutionnistes au sens étroit du terme, mais qu'il ouvre à l'imagination du lecteur de nouveaux aperçus en montrant avec humour que les résultats de l'évolution sont encore bien restreints. Un tel livre était nouveau dans la littérature finnoise. La description psychologique pénétrait dans les recoins sombres ou clairs, romantiques ou réalistes, de la nature populaire plus profondément qu'aucun livre antérieur en Finlande; et l'humour de ce roman embrassait les contrastes de la vie avec une amplitude et une chaleur qu'on ne retrouve chez aucun écrivain scandinave avant Kivi. Comme l'esprit de ce livre faisait éclater tous les cadres littéraires traditionnels — surtout ceux des œuvres inspirées par Runeberg et Topelius —, les *Sept Frères* reçurent un accueil fort réservé. Il fallut la culture esthétique et l'absence de préjugés d'un Cygnaeus pour sauver cette œuvre. Mais ce sauvetage ne fut opéré qu'après la mort de Kivi.

La dernière œuvre de Kivi, *Margareta*, petite pièce à sujet à demi historique, de 1871, semble un rêve fragile et flottant, comme un mélancolique adieu à la vie et à la muse. Kivi en avait reçu le sujet d'un ami, mais il y coula ses idées et ses répliques. Les personnages ne sont pas très vivants, et les répliques volètent et s'affaissent comme des oiseaux fatigués. « L'aigle vole vers le soleil, mais une de ses ailes est blessée », dit Bergbom au sujet de cette pièce.

On a parfois comparé l'imagination de Kivi à cet oiseau du Kalevala, « dont une aile traînait sur les flots, et l'autre balayait le ciel ». En effet, elle touche d'une part aux hauteurs vertigineuses de l'esprit romantique, et de l'autre aux formes réalistes sur la surface du sol. Dans ces deux directions, Kivi est allé plus loin que tous ses contemporains en Finlande. Et souvent un humour délicat a jeté un pont entre les contrastes apparents. D'autre part, l'inégalité de sa production est manifeste, et on constate que ses forces étaient limitées, car ses tentatives de peindre d'autres milieux que ceux de sa campagne natale ont échoué. De plus, les défauts stylistiques

de ses œuvres en vers montrent que son sens de la forme était aussi limité. Mais comme prosateur, Kivi est le premier grand styliste finnois, un profond peintre des hommes et des paysages. De la langue finnoise encore fruste, il a su tirer une diction souple et bien adaptée aux besoins les plus différents, et sa phrase est une caresse pour l'oreille. Entre ses mains, la langue acquiert des qualités épiques et dramatiques. Le styliste Kivi est un des profonds réformateurs de la langue finnoise, un génial successeur d'Agricola et de Lönnrot. Dès 1880, sa réputation n'a cessé de grandir. Le peuple finnois a appris à voir en lui son premier grand écrivain et à reconnaître les traces ineffaçables que son talent a laissées dans maint domaine. Le drame finnois, dont il fut le vrai pionnier, le roman et en général la littérature narrative plongent dans son œuvre quelques-unes de leurs racines indigènes les plus profondes. C'est ce qui lui assure dans l'histoire de la littérature finnoise une place éminente et durable. Mais, à cause de ses dons poétiques vraiment originaux et rares, Kivi mérite aussi de figurer parmi les maîtres de la littérature mondiale, en tant que peintre général de la race finnoise et en qualité de plus grand humoriste des pays scandinaves.

TRADUCTIONS : *Die Heidenschuster*, trad. du Prof. Gustav Schmidt, 1922, Minden, Dresde et Leipzig; en hongrois : *Pusztai vargák* trad. de Somkuti, Budapest, 1928 et en espéranto : *La botistoj*, trad. de Hilma Hall, 1920, Otava, Helsinki. — *Lea*, trad. italienne du Prof. P. E. Pavolini, Palermo, 1922 (*Rassegna moderna*, Anno 10, Fasc. VIII); en hongrois de I. Halász et M. Szilasi, Budapest 1876 et en espéranto : Otava, Helsinki, 1920. — *The Betrothal*, trad. du Prof. Cowl, 1926; en espéranto : *La fiancigo*, trad. de Hilma Hall, 1920, Otava, Helsinki. — *Die Sieben Brüder*, trad. du Prof. G. Schmidt, 1921, Minden, Dresde et Leipzig; *Les Sept Frères*, trad. de J.-L. Perret, 1926, Stock, Paris; *The Seven Brothers*, trad. de A. Mattson, 1929, Coward-Mc Cann, New-York.

BIBLIOGRAPHIE ET SOURCES : Eliel Aspelin-Haapkylä, *Alexis Kiven elämäkerta* (Kivi : « Valitut teokset » Préface 1877); Fredrik Cygnaeus, *Om Alexis Kivis komedi* « Nummisuutarit » Helsingfors Tidningar, 1865; O. A. Kallio, *Undempi suomalainen kirjallisuus I*, 2^e éd., 1928; J. V. Lehtonen, *Alexis Kivi taiteilijana*, 1922, Runon kartanossa, 1928; Arvid Mörne, *Alexis Kivi och hans roman « Seitsemän veljestä »*, 1911; E. A. Saarimaa, *Kielen ja tyylin alalta*, 1925; V. Tarkainen, *Alexis Kiven « Seitsemän veljestä »*, 1910, *Alexis Kiven muisto*, 1919, *Alexis Kivi, Elämä ja teokset*, 4^e éd., 1923; « *Alexis Kiven satavuotismuisto* » (Kirjallisuudentutkijain Seuran vuosikirja III), 1934.

(Université de Helsinki).

Viljo TARKIAINEN,

(Traduit du finnois. Jean-Louis Perret).